

**QUI A TUE
LA NIECE
D'HITLER?**



**le mystère
de
Geli Raubal**

ANDRÉ BRISSAUD



LE 5 septembre 1929, Adolf Hitler s'est installé dans un nouvel appartement de neuf pièces, au 16 de l'élégante Prinzregentstrasse, à Munich. Ne pouvant se résigner à vivre seul mais craignant aussi bien les indiscretions d'une « gouvernante » inconnue que la cohabitation avec des compagnons du Parti qui pourraient abuser de son hospitalité, Hitler se décide à demander à sa demi-sœur Angela Raubal de venir à Munich pour « tenir son intérieur ». Celle-ci accepte d'autant plus aisément qu'elle désire faire suivre à ses deux filles, Angela, dite « Geli », et Elfriede, dite « Friedl », des études de chant et de peinture à Munich. Angela et ses deux filles arrivent quelques jours avant Noël. Dès le premier instant, l'oncle tombe amoureux de Geli, qui a vingt et un ans mais en paraît à peine dix-sept. C'est une très belle fille souple et radieuse, aux hanches un peu larges, mais avec une taille fine, des jambes de ballerine, des cuisses longues et surtout une poitrine haute, ferme et ronde qu'elle met le plus possible en valeur. Elle a des cheveux très noirs coupés court, légèrement ondulés, avec une mèche sur le front, des yeux noisette et rieurs, un tendre visage dont l'ovale trahit l'ascendance slave de son père, originaire de Bohême. Son sourire, qui creuse des fossettes dans les joues, découvre des dents petites et régulières d'une impeccable blancheur qu'elle brosse longuement trois fois par jour. Dotée d'un charmant accent viennois, Geli est impertinente, pleine d'humour, désinvolte, toujours gaie, libre de caractère et d'allure, très indépendante. Tout en elle respire la joie de vivre et la sensualité. Elle est séduisante en diable. On comprend que le célibataire Adolf Hitler soit troublé dès le premier regard.

Dans ses Mémoires, l'ancien chef de la Hitlerjugend, Baldur von Schirach, raconte la première apparition de Geli aux côtés de Hitler :

« Quelques centaines d'étudiants nationaux-socialistes étaient rassemblés dans la salle des fêtes de l'hôtel *Union* à Munich pour la fête de Noël 1929. Nous avions invité à cette manifestation Hitler et les dirigeants du Parti sans compter le moins du monde sur la venue effective du Führer. Et voilà qu'il se trouva soudain parmi nous, joyeux comme je l'ai rarement vu. Il y avait dans le

ton de sa voix un mélange de fierté et de tendresse lorsqu'il fit les présentations : « Ma nièce, Mademoiselle Raubal ». Une nuance de gêne avait fait rougir son visage arrondi lorsqu'elle entra dans la salle et sentit la surprise provoquée par son apparition. Moi aussi je la contemplai longuement, non parce qu'elle était agréable à regarder, mais parce que la présence d'une jeune fille aux côtés de Hitler lors de son entrée dans une grande assemblée était passablement stupéfiante (...) Elle l'appelait « Onkel Alf ». Nous étions assis devant de longues tables blanches à la lueur des chandelles, Adolf Hitler à sa droite, moi à sa gauche, et elle disait d'une voix claire et gaie : « Onkel Alf ». Cela me choquait sans que je susse pourquoi. Il bavardait avec elle avec animation, lui tapotait la main et prit à peine le temps d'une courte déclaration. A onze heures pile, il se leva et partit avec Geli, alors que la fête commençait à s'animer. J'eus l'impression que Geli serait volontiers restée plus longtemps. »

ELLE DÉFENDAIT SON « ONKEL ALF »

Emil Maurice, qui est à ce moment le chauffeur de Hitler mais que celui-ci chassera bientôt lorsqu'il le soupçonnera à tort ou à raison d'être l'amant de Geli, dira à Nerin E. Gun : « Hitler aimait sortir avec elle. Il aimait la montrer partout. Il était fier de pouvoir se montrer lui-même en compagnie de cette séduisante personne. Il était persuadé qu'il en imposait ainsi à ses camarades du Parti, dont les épouses ou les petites amies avaient presque toutes des manières de blanchisseuse. »

De son côté, Baldur von Schirach écrit : « Tous ceux qui étaient souvent auprès de Hitler s'habituaient vite à la présence de Geli. Nous l'aimions bien. Quand elle était là, il n'y avait jamais de ces scènes redoutées et même pénibles faites d'interminables monologues et de reproches sans fin dont il accablait non seulement ses ennemis politiques, mais aussi ses amis et collaborateurs. La présence de Geli le détendait et atténuait sa crispation. Devant les invités intimes, il lui faisait montrer ses tours avec les choucasses noirs. Sur son appel, les oiseaux entraient

par la fenêtre ouverte et il s'amusa de les voir se chamailler avec ses chiens de berger. Geli avait le droit de se moquer de « Onkel Alf » et de rajuster sa cravate démise. Elle n'était jamais obligée de se montrer particulièrement intelligente ou amusante. Elle se donnait simplement telle qu'elle était, fraîche et sans complications. »

Selon le témoignage de ses secrétaires, lorsque pendant la guerre Hitler rappelle le souvenir de Geli, il est comme transfiguré. Dans le moindre détail, il décrit comment, à eux deux, ils passaient des « soirées enivrantes de joie ». Ils faisaient tous leurs achats en commun, allaient ensemble au concert et au théâtre. Avec une pointe d'amertume, il cite les petits travers de Geli :

— Lorsque je l'accompagnais dans les salons de mode, elle faisait débaler tous les chapeaux qui se trouvaient dans les rayons, et ordonnait d'apporter ceux qui étaient exposés dans les vitrines. Lorsque tous les chapeaux du magasin avaient défilé sur sa tête, elle constatait qu'elle n'avait rien trouvé à son choix et le déclarait à la vendeuse avec une telle désinvolture que j'en étais gêné. Lorsque je chuchotais à Geli qu'elle ne pouvait pas quitter le magasin sans rien acheter, après l'avoir ainsi mis complètement sans dessus dessous, elle me lançait un de ses sourires désarmants et laissait tomber du bout des lèvres : « Mais, « Onkel Alf », ces gens ne sont-ils pas là pour cela ? »

Hitler veille sur Geli avec une jalousie sans cesse en éveil. Chaque fois qu'il part en tournée de propagande, elle doit lui prêter un serment solennel de ne pas profiter de son absence pour renouer « certaines fréquentations » qu'il réprovoque. Il la fait surveiller par la police du Parti. Ce n'est que lorsque sa mère est là, qu'il ne lui impose pas de chaperonnage. Le photographe Hoffmann doit déployer toutes ses ressources persuasives pour que Hitler laisse sa nièce aller au moins une fois à une fête du carnaval. Hitler veut alors se montrer généreux et fait venir le couturier d'avant-garde Ingo Schröder avec un choix de costumes. Geli se décide pour un costume indien, mais Hitler estime qu'il est trop osé, qu'il lui découvre trop la poitrine, qu'il est trop fendu sur le côté, etc. Il lui achète une robe du soir au décolleté discret et très chère pour l'époque. Ce n'est pas une robe pour le carnaval

et Geli ne pourra la mettre que pour aller au bal du *Deutsches Theater*, huppé et garanti « convenable ». Encore faut-il que le photographe Heinrich Hoffmann et Max Amann, directeur des éditions du Parti, l'accompagnent... et la ramènent à la maison après le bal.



HITLER

A-T-IL SUCCOMBÉ

A LA TENTATION ?

Quels sont exactement les sentiments de Hitler pour Geli ? Selon Heinrich Hoffmann : « Hitler m'a avoué aimer Geli. Mais il ne pouvait pas l'épouser, car ses partisans attendaient de lui qu'il appartienne au peuple sans restriction ni exception, sans obligations familiales. » Selon Emil Maurice : « Il l'aimait, mais d'une drôle d'affection, qui n'osait pas se manifester. Il était trop fier pour avouer la faiblesse d'une passion. » Selon la logeuse de Hitler, Annie Winter : « Son affection pour Geli était celle d'un père. Il ne voulait que son bien. Geli était une fille légère qui cherchait à séduire tout le monde, y compris Hitler. Lui, ne cherchait qu'à la défendre ! » Il semble qu'Annie Winter, qui fut plus ou moins amoureuse de Hitler et qui avait l'âge de Geli, dise la vérité quant aux sentiments de Geli mais cherche à voiler celle-ci quant à ceux du Führer. Geli, d'après tous les témoignages, sans exception, était comme fascinée par son oncle. Cet homme qui veille jalousement sur elle et satisfait le moindre de ses caprices, devient vite « l'unique objet » de son cœur, de ses désirs sensuels et de ses espérances matrimoniales. Elle le trouve attrayant et mystérieux, et parce qu'il se proclame inaccessible : « le chef du N.S.D.A.P., répète-t-il, ne doit avoir qu'une épouse : l'Allemagne », elle s'est mise en tête de se faire aimer de lui. Sans doute, avec le caractère qu'elle possède, elle considère qu'un mariage avec le Führer du N.S.D.A.P., serait un triomphe personnel, ce qu'elle pourrait espérer de mieux et une preuve de son emprise sur cet homme de plus en plus populaire, de plus en plus adulé



LITHOGRAPHIE DE HARNISCH : ADOLF HITLER.
Pour elle, Oncle Alf.

MONTAGE SATIRIQUE.
Sur une première photographie le profil d'Hitler a été substitué à la tête d'un peintre. En outre, on a collé l'affichette « entreprise de peinture Adolf Hitler ». Puis le tout a été rephotographié.



par une foule de partisans, aussi bien hommes que femmes.

Mais y a-t-il eu liaison, aventure sexuelle ? On peut en douter. Encore que... Si Hitler, à cette époque, n'est pas homme à prendre le risque de garder une maîtresse dans son propre appartement, Geli, elle, n'a certainement pas les mêmes scrupules et on peut se demander en fin de compte si elle n'a pas triomphé des scrupules de son oncle, comme le laisse à penser une confidence d'Annie Winter et la fin de cette histoire. Madame Winter, qui vivait dans l'appartement du ma-

tin au soir, raconte que Geli avait une chambre en face de celle de Hitler et qu'elle avait un « goût prononcé pour le naturisme » alors fort à la mode en Allemagne : elle se promenait toute la matinée à travers l'appartement « vêtue seulement d'une chemise de nuit follement transparente ». L'été, elle restait fréquemment en maillot de bain et prenait souvent des bains de soleil, « allongée entièrement nue sur des coussins », devant une fenêtre du salon qui n'avait pas de vis-à-vis. Tout oncle, tout bourgeois, tout bourré de principes, tout timide qu'il était, « Onkel

Alf » put-il résister indéfiniment à la tentation, à la provocation de cette belle fille vivant vingt-quatre heures sur vingt-quatre auprès de lui, qui se jetait littéralement dans ses bras ?



UNE BALLE DE 6,35 EN PLEIN CŒUR

Le vendredi 17 septembre 1931, Hitler quitte Munich par la route pour une tournée de propagande dans le Nord de l'Allemagne. Première étape : Nuremberg. Au balcon du troisième étage du 16 de la Prinzregentstrasse (balcon qui deviendra historique en 1938 quand Chamberlain annoncera qu'il vient de conclure un accord avec « Mister Hitler » sur les Sudètes) Geli drapée dans une robe de chambre fait des signes de la main en criant joyeusement : « Au revoir, « Onkel Alf ! » Au revoir ! ». Il la laisse seule pour le week-end — mais la police du Parti exercera une attentive surveillance — car sa mère qui est à l'Obersalzberg ne doit rentrer à Munich que le lundi 20 septembre. Hitler est nerveux. C'est, sans doute, le *fæhn* qui souffle sur la ville depuis le milieu de la nuit. Le *fæhn* est bien connu à Munich. Ce vent du sud qui découvre les montagnes et chasse toutes les brumes à cette particularité d'exciter les nerfs des gens. Hitler y est très sensible aussi répond-il à peine aux cris de Geli lorsqu'il monte dans la longue Mercedes noire décapotable auprès du photographe du Parti, Heinrich Hoffmann.

Après une nuit au *Deutsche Hof* à Nuremberg, le samedi 18 septembre, Hitler et le petit groupe qui l'accompagne prennent la route du nord pour se rendre à Hambourg. Ils vont quitter le centre de la ville quand un taxi dépasse les voitures ; à la portière, un groom du *Deutsche Hof* agite le bras pour leur demander d'arrêter. Le groom saute du taxi en criant : « Communication téléphonique urgente de Munich ! Herr Hess demande que Herr Hitler l'appelle le plus vite possible ! » On fait demi-tour et Hitler se précipite à la réception de l'hôtel pour demander

la communication avec Munich. Dans le combiné du téléphone, il entend Rudolf Hess dire : « Geli vient d'avoir un grave accident. Revenez le plus rapidement que vous pouvez... ».

Lorsque Hitler arrive dans son appartement de Munich, Hess lui avoue la vérité : Madame Winter, ce matin, a trouvé Geli dans sa chambre, étendue sur le plancher, sa chemise de nuit bleue, brodée de petites roses rouges, couverte de sang, la tête reposait sur le bras gauche, l'autre était tourné vers le divan au pied duquel se trouvait un des revolvers 6,35 de Hitler. Elle s'était tiré une balle dans le cœur. Quand lui, Hess, est arrivé avec Gregor Strasser, alertés par Madame Winter avant la police, il n'a pu constater que la mort de Geli. Le corps de celle-ci a été transporté à l'Institut médico-légal. La police est venue enquêter en fin de matinée.

La douleur de Hitler est extrême. Sur ordre de la direction du Parti, le chauffeur Julius Schreck, successeur d'Emil Maurice, doit enlever de l'appartement de Hitler les cassettes de revolvers. Gregor Strasser, Gœring et Hess ne quittent pas le Führer pendant deux jours et deux nuits. Les jours qui suivent l'enterrement, à Vienne, Hitler reste enfermé avec Heinrich Hoffmann au bord du Tegernsee, dans la villa de l'imprimeur Adolf Müller, éditeur du quotidien national-socialiste *Völkischer Beobachter*. Un jour enfin, il sort de sa torpeur pour se rendre à Vienne. Toujours apatride, il a cependant obtenu un visa spécial pour franchir la frontière. Il part avec Heinrich Hoffmann. Devant la tombe de Geli, il s'effondre en pleurs. Ce n'est qu'au bout d'un long moment que Hoffmann parvient à l'entraîner hors du cimetière. En 1954, j'ai pu lire sur la plaque de marbre cette inscription en partie effacée : « Ici dort du sommeil éternel notre enfant bien-aimée Geli. Elle était notre rayon de soleil. Née le 4 juin 1908, morte le 18 septembre 1931. Famille Raubal. »

Pendant de longues semaines, Hitler fait une dépression nerveuse, parle de se tuer et d'abandonner sa « mission ». Il dirige le parti nazi comme un automate et répète sans cesse : « Pourquoi ? Pour qui ? Je vais abandonner la politique... » Il vit en ermite chez Gregor Strasser, refuse de manger, ne parle à personne, dort peu, arpente sa cham-



Hoffmann

LE FUHRER A LA PROMENADE.
Il écoute les murmures de la forêt germanique.

bre pendant des heures en parlant seul à haute voix. Il n'oubliera jamais Geli.

En 1943, il déclare à l'une de ses secrétaires : « Eva Braun est bien gentille, mais, dans ma vie, seule Geli a pu m'inspirer une véritable passion. Jamais je n'aurais l'idée d'épouser Eva. La seule femme à qui j'aurais pu me lier pour la vie était Geli. » A la même, il dira, en mars 1945 : « Geli était la seule femme qui avait su gagner mon cœur et que j'aurais pu épouser. Sa mort a été une épreuve terrible pour moi. Mais, en tenant compte des événements passés, je commence à croire qu'il en était mieux ainsi, car je n'aurais jamais pu lui donner tout le bonheur qu'elle méritait. »

Il voue au souvenir de la morte un véritable culte. Par la volonté de Hitler, la chambre où Geli s'est tuée, reste telle qu'elle est et personne n'a le droit d'y pénétrer, sauf Annie Winter pour faire le ménage et y placer des fleurs fraîches une fois par semaine. Jusqu'au début de la guerre, Hitler vient y méditer chaque soir de Noël. En 1938, à la veille du conflit avec la Tchécoslovaquie, il rédige son premier testament dont un paragraphe entier est consacré aux meubles ayant appartenu à Geli et qui se termine ainsi : « ...Personne ne devra les toucher ; ils devront être rendus à sa mère ». Un buste de la jeune fille, moulé par le professeur Thorak, est à la place d'honneur dans la nouvelle chancellerie du Reich à Berlin et un portrait peint par Adolf Ziegler est accroché dans le célèbre salon du *Berghof*, à l'Obersalzberg. Le buste et le portrait seront fleuris jusqu'aux derniers jours d'avril 1945.

Dès le soir du 18 septembre 1931, les bruits les plus étranges circulent sur le suicide de Geli. Les chefs du parti national-socialiste ont fort à faire pour empêcher la police de l'Etat de Bavière d'enquêter sérieusement.

Nous n'entrerons pas dans les détails mais nous relèverons quelques faits troublants dans cette affaire qui demeure fort mystérieuse.

Dans *Münchner Neueste Nachrichten*, on put lire cet entrefilet visiblement inspiré par les chefs nazis :

« La police nous communique qu'une étudiante de vingt-trois ans s'est tiré une balle de revolver en plein cœur, à son domicile du quartier de Bongenhäusen. La malheureuse

jeune femme, Angela Raubal, était la fille de la demi-sœur d'Adolf Hitler et vivait au même étage que son oncle, dans un immeuble de la Prinzregentenplatz.

« Vendredi après-midi, les propriétaires de l'appartement entendirent un cri, mais n'imaginèrent pas qu'il provenait de la chambre de leur locataire. Comme, dans la soirée, on ne percevait plus signe de vie, on força la porte. On trouva Angela Raubal le visage tourné vers le sol, morte. Près d'elle sur le canapé, un pistolet de calibre réduit, Walter.

« On ne connaît pas encore clairement les motifs de cet acte de désespoir. On dit que Mlle Raubal avait des relations avec un chanteur de Vienne, que son oncle lui avait interdit d'aller retrouver. D'autres pensent que la malheureuse s'est tué parce qu'elle devait faire ses débuts comme chanteuse mais qu'elle ne se jugeait pas capable d'affronter le public. »

On remarque que tout détail gênant a été escamoté. Ainsi présente-t-on Geli comme vivant dans un appartement séparé de celui de son oncle, alors qu'elle habitait le même. Ce n'est pas dans la soirée du vendredi mais dans la matinée du samedi que Mme Winter, venant faire le ménage, s'inquiéta du silence de Geli, frappa longuement à la porte de la jeune fille, puis, alarmée, fit venir son mari qui força la serrure ; ils trouvèrent Geli morte, sur le plancher. Quant aux « motifs de cet acte de désespoir », ils sont purement imaginaires. Geli n'avait aucun « chanteur de Vienne » dans sa vie. Il n'était pas question qu'elle fasse ses « débuts comme chanteuse », Hitler ne l'eût pas permis. Et quand bien même, Geli était loin d'être une fille timide qui se serait effrayée à l'idée d'affronter le public.

Il est toujours difficile de comprendre pourquoi une belle fille de vingt-trois ans décide de se tuer. En tout cas, Rudolf Hess qui a vu le corps avant l'arrivée de la police, dit à Hitler que Geli s'est suicidé mais, dans le même temps, dit à Goering et à Goebbels (il maintiendra cette version à sa femme et la répètera lors de ses interrogations quand il sera interné en Angleterre à partir de 1941) : « Geli ne s'est pas suicidée. Un rival jaloux de Hitler est entré dans la nuit du vendredi au samedi dans la chambre de Geli et l'a abattue. Quand je suis entré dans la pièce, je me suis penché sur le corps

de Geli. Il y avait des ecchymoses suspectes sur le nez, des traces de coups sur les épaules, sur le sein droit qui était à découvert car la bretelle de la chemise de nuit était cassée, et sur le haut des cuisses... » C'est assez troublant, en effet, si c'est vrai. Mais Mme Winter n'a rien remarqué de semblable.

D'autres versions circulent dans les milieux politiques hostiles au nazisme. L'une d'elles raconte que Hitler lui-même est revenu de Nuremberg à Munich, dans la nuit du vendredi au samedi, à l'insu de son entourage, fou de jalousie et qu'il a tué sa nièce parce qu'elle était enceinte d'un médecin, peintre

LE GENERAL DE SCHLEICHER.

Le rapprochement temporaire d'Hitler avec ce « suppôt des Juifs » serait-il à l'origine du drame ?





LE MARECHAL HINDENBURG
PRESIDENT DE L'EMPIRE ALLEMAND.
Un militaire plein de civilité.

ou étudiant (?) vivant à Vienne mais venant souvent à Munich. La version ne tient pas debout : Hitler ne conduisait jamais sa voiture, il savait à peine tenir un volant. On le voit difficilement fonçant dans la nuit pour un aller et retour éclair Nuremberg-Munich. Une autre version, antinazie elle aussi, parle d'une exécution par les SS de Himmler pour la raison suivante : « Geli était enceinte de

Hitler et, en bonne catholique, refusait un avortement. Hitler, horrifié par les conséquences d'un inceste, a voulu étouffer le scandale et l'a tuée ». Outre que dans cette hypothèse il n'y avait pas « inceste » et que Hitler pouvait très légalement épouser sa demi-nièce, le fait que Geli était enceinte n'a jamais reçu un commencement de preuve.

Peu de personnes crurent réellement au suicide. Seul, Hitler peut-être. Au cours de la guerre, il expliqua à Eva Braun que « Geli avait enveloppé le revolver dans une serviette mouillée pour étouffer le bruit » et s'était « tiré un coup dans la bouche ». Remarquons que d'après les témoignages de Mme Winter et de Rudolf Hess, il n'y avait aucune serviette, mouillée ou non, près du corps de Geli qui s'était tirée un coup de revolver non « dans la bouche » mais « en plein cœur ». Hitler, en tout cas, ne donna à Eva Braun aucune raison à ce « suicide ». Sans doute la connaissait-il pourtant.



UNE AUTRE AFFAIRE ROSEMBERG

Deux autres hypothèses paraissent plus plausibles. La première : Geli s'est suicidée par désespoir d'amour. Selon le témoignage de Mme Winter : « Geli, avant de s'enfermer dans sa chambre, m'aida à mettre de l'ordre dans celle de Hitler. Je vis alors qu'elle fouillait les poches de l'une de ses vestes. Elle y trouva une lettre. Plus tard, je pus lire cette lettre qu'elle avait déchirée en quatre morceaux et laissée sur une table, bien en vue, sans doute à l'intention de son oncle. » Cette lettre, la voici :

« Cher Monsieur Hitler,

« Je vous remercie encore une fois pour la merveilleuse invitation au théâtre. Je n'oublierai pas de sitôt cette soirée. Je vous reste très reconnaissante de votre gentillesse. Je compte les heures jusqu'au bonheur de vous revoir.

« Votre Eva ».

Eva... Geli Raubal n'a aucune difficulté à le deviner, c'est Eva Braun, cette *Dirndl*

(poulette) qu'elle n'a jamais rencontrée mais qui, elle le sait par le chauffeur de Hitler, Emil Maurice, a quatre ans de moins qu'elle, des cheveux blonds, et tourne autour d'Adolf depuis des mois. Geli s'est-elle alors suicidée, en effet, par désespoir d'amour ?

Plus étrange est l'autre hypothèse qui ne repose que sur une seule phrase prononcée par Hitler, en 1938, alors qu'il envisage l'internement dans un camp de concentration du général-professeur Karl Haushofer : « Cet être néfaste... Je ne puis oublier l'hara-kiri de Geli... » C'est tout.

Pourquoi le professeur de géopolitique, membre de la Société Thulé et de la Société du Vrill, nazi de la première heure, mentor de Hitler, aurait-il été mêlé de près ou de loin au suicide de Geli ? En fouillant des archives privées et en recueillant divers témoignages sur le rôle joué par la Société Thulé dans le mouvement national-socialiste,

depuis les origines de celui-ci, je me suis aperçu qu'une crise grave avait éclaté, au cours de l'été 1931, entre Hitler et les dirigeants de la Société Thulé. En effet, Hitler, plus pragmatique que doctrinal, manœuvrait alors dans la jungle politique sans paraître se soucier des idéologies et des exclusives. Depuis longtemps, il paraissait avoir secoué le joug de la Société Thulé. Sans doute restait-il profondément marqué par la secte, il avait toujours près de lui les personnages représentatifs de celle-ci, mais il agissait seul, mené uniquement par sa volonté, son intuition et ce qu'il appelait « la Providence ». Cernons le problème. Au cours de cet été 1931, le chef d'état-major de la SA, Röhm — détesté par les idéologues de Thulé — a convaincu Hitler de la nécessité d'un entretien avec le général Kurt von Schleicher. Celui-ci est un des vieux camarades de Röhm et le chef d'état-major de la SA, estime

RUDOLF HESS BAVARDE AVEC HITLER.
L'éminence grise de l'Ordre Noir.



qu'une alliance entre Hitler et Schleicher permettrait au national-socialisme d'accéder plus rapidement au pouvoir. Hitler et Schleicher se rencontrent donc, mais ils rusent, manœuvrent, se méfient l'un de l'autre et ne s'engagent pas. Le résultat de la rencontre est négatif, mais la Société Thulé, qui combat Schleicher depuis toujours, est alertée et ne peut admettre cette « trahison » du « Messie des Aryens », cette tentative de rapprochement de Schleicher « Suppôt des Juifs ». Elle le fait savoir à Hitler par l'intermédiaire d'Alfred Rosenberg. Lors du procès de Nuremberg, celui-ci fera une rapide allusion à cette délicate mission dont il a été chargé et que Hitler prit fort mal, envoyant Rosenberg et les dirigeants de la Société Thulé à tous les diables de l'Enfer.



SEUL RUDOLF HESS POURRAIT FAIRE LA LUMIÈRE

En rapprochant ces faits de l'étrange propos de Hitler, en 1938, on peut se demander si le suicide de Geli n'a pas été « provoqué » par la Société Thulé pour servir de grave avertissement à Hitler. Resterait à savoir si, peut-être, les deux hypothèses plausibles : chagrin d'amour et avertissement de la secte, ne se rejoignent pas. Le rôle de Rudolf Hess, dans toute cette affaire, n'est pas clair, pas plus que celui de Gregor Strasser d'ailleurs, pas plus enfin que celui du singulier Père Bernard Stempfle avec qui Geli a eu un long entretien, le jeudi 16 septembre, moins de deux jours avant sa mort, et duquel elle est sortie très déprimée, selon le témoignage de son amie, Elfie Samthaber. Si l'on reprend attentivement le témoignage de Mme Winter, quand Hess et Strasser sont arrivés sur les lieux du « suicide », ils ont fouillé minutieusement tous les meubles de la chambre de Geli et se sont emparés de nombreux papiers et de toutes les lettres. Qu'en ont-ils fait ? Les ont-ils remis à Hitler ? Il est étrange aussi que Hess ait laissé entendre qu'il ne croyait pas au suicide mais à l'assassinat « par un amoureux jaloux »... En vérité, il semblerait que tout autant que la tentative

de rapprochement de Schleicher, la passion de Hitler pour Geli commençait à sérieusement inquiéter son entourage, Hess, Rosenberg et Haushofer les premiers. Il est possible que la Société Thulé, à laquelle ils appartenaient tous les trois, se soit servie de Hess pour exciter la jalousie de Geli envers Eva Braun, lui faire comprendre que son emprise sur son oncle diminuait, qu'elle ne pourrait jamais le convaincre de l'épouser et inciter ainsi la malheureuse à se donner la mort, comme les samouraïs que Hess et Haushofer admiraient tant. Simples suppositions, bien entendu, et il n'est guère probable, bien que Rudolf Hess soit toujours en vie dans la prison de Spandau à Berlin, que le mystère puisse être élucidé un jour.

On notera, cependant encore, que l'une des causes — et non la moindre — de la mort violente du Père Bernard Stempfle et de Gregor Strasser lors de la purge du 30 juin 1934, baptisée « La Nuit des longs couteaux », fut leur connaissance trop approfondie des circonstances qui entourèrent la mort de Geli. Toutefois, ni Hess ni Haushofer ne furent un instant menacés...

Quoi qu'il en soit de l'« avertissement de Thulé », le suicide de Geli manquera de peu faire disparaître Hitler de la scène politique. A plusieurs reprises, nous l'avons dit, il parlera de se tuer aussi ; il sera ensuite à deux doigts de renoncer définitivement à sa « mission ». S'il y avait vraiment renoncé... En tout cas, pendant plusieurs mois, Hitler restera comme un corps privé d'âme. Fin septembre 1931, reçu par le chancelier Brüning, il sera dans l'incapacité de mener la conversation et la rencontre n'aboutira à rien. Le mois suivant, le 10 octobre, Hitler, reçu par le maréchal von Hindenburg, en présence du général Kurt von Schleicher, se montrera plus lamentable encore. A peine sera-t-il sorti que Hindenburg, tourné vers Schleicher, tonnera furieusement : « C'est ça votre caporal bohémien ? Mais il est tout juste bon à faire un ministre des Postes ! »

Au début de janvier 1932, Hitler retrouvera peu à peu sa maîtrise et son dynamisme. Eva Braun en sera une des causes. La rivale de Geli deviendra la consolation, la compagne discrète mais aimante du chef du III^e Reich, sa femme enfin, avant le double suicide du 30 avril 1945 dans le Bunker de la Chancellerie du Reich à Berlin.